

servir de cachettes. Brantôme raconte que l'amiral Bonnivet, surpris par François Ier dans la chambre à coucher d'une dame de la cour qui les recevait, un jour, dormait tout le temps de son blottir, vêt du plus simple appareil, derrière ce feuillage, assez touffu pour le dissimuler. Par malheur, l'abri n'était impénétrable qu'aux regards; le roi, qui se doutait peut-être de quelque chose, sans en laisser rien paraître, s'approcha de la cheminée, et fit comme Guillever lorsqu'il éteignit l'incendie du palais. Le pauvre amiral, qui n'osa bouger ni souffler mot, dut rester quelques heures dans une situation bien déplaisante.

— Archi. L'architecture emploie les feuillages dans les chapiteaux, les entablements, les moulures de piedestaux et dans une multitude de membres et de parties, où ils figurent, soit sculptés dans la masse, soit rapportés en bronze, en stuc, en plâtre, en bois, etc.

Les colonnes et les chapiteaux de l'Égypte nous montrent l'emploi des feuilles dans les ornements de l'architecture, non-seulement comme consacré par l'usage, mais encore comme fondement de l'imitation propre à cet art. Les feuilles n'y sont pas de simples accessoires sculptés sur une forme préexistante; elles constituent quelquefois la forme elle-même, et font, non l'ornement d'un chapiteau, mais le chapiteau lui-même. On en voit qui représentent une tête de palmier, les feuilles de cet arbre en constituant la masse et les ornements. D'autres chapiteaux, de forme bombée, sont façonnés à l'instar d'une fleur, d'une tulipe non éclosée, par exemple, et sur certains, dont le fond est une cloche, comme dans les chapiteaux de l'Égypte, on voit trois rangs de feuilles superposés.

Les feuillages et les plantes ont dû entrer dans la décoration de l'architecture chez tous les peuples, soit parce que plusieurs de ces productions naturelles étaient consacrées à la religion, soit parce que, dans les fêtes, l'usage était d'embellir de feuilles et de verdure les édifices, les autels, soit enfin parce que l'homme a besoin de donner, dans ses ouvrages, un modèle qui en fixe le goût et en régularise l'emploi.

Or, l'application des formes que présentent les feuilles et les plantes aux formes de l'architecture est si naturelle, que l'instinct seul de l'imitation a dû y conduire l'artiste.

On ne veut pas nier toutefois que plus d'un hasard n'ait pu servir l'imitateur dans quelques combinaisons d'ornements tirées ou empruntées des feuilles. Comme Callimaque a pu être inspiré par les feuilles d'acanthe, que le hasard avait fait pousser autour du vase d'un tombeau, mille accidents ont pu suggérer aussi aux dessinateurs des motifs de feuillages variés dans les membres d'architecture. Il suffit de considérer des bâtiments ruinés et abandonnés à la destruction, pour y trouver une foule de sujets d'ornementation dans l'entrelacement des plantes qui grimpent et poussent sur les différentes pièces d'architecture.

Mais cette origine avouée comme possible, il n'en faut pas moins reconnaître que l'emploi des feuillages et des plantes, tel que l'art les modifie, doit se mettre au nombre de ces conventions qui reposent en partie sur la nature et en partie sur l'imagination libre et indépendante.

Les feuilles qui entrent dans la composition des ornements sont ou naturelles ou imaginaires. Au nombre des feuilles naturelles sont celles du cèdre, de l'olivier, du palmier et une multitude d'autres que l'art modifie plus ou moins, comme celles de l'acanthe.

Les feuilles imaginaires sont celles que le caprice de la décoration imagine et façonne, selon les formes variées qu'elles reçoivent, et celles aussi qui ont reçu de certaines conventions une manière d'être qui participe en même temps du vrai et du factice.

Les feuilles qu'on ajuste à la décoration du chapiteau corinthien sont de quatre sortes, savoir : les feuilles d'acanthe et de persil, qui sont découpées; celles de laurier, qui sont rondes par bouquets de trois feuilles, et celles d'olivier, qui sont rassemblées par bouquets de cinq.

L'imitation que l'art doit ambitionner dans les feuillages, dépend de l'objet au quel on les applique et de la distance d'où on les voit. Il est des parties voisines de l'œil où les anciens ont voulu à imiter chaque espèce de feuillage et de ses ramifications.

— Encycl. Hist. relig. Les feuillants étaient une congrégation particulière de l'ordre de Cîteaux, instituée en 1577 par Jean de La Barrière, abbé de l'abbaye de Saint-Basme, diocèse de Rieux. En 1562, Charles de Crussol, fils du comte de Crussol, grand panetier de France, avait embrassé la religion réformée, résigna l'abbaye des Feuillants à Jean de La Barrière, qui vint pendant onze ans en bénéfice; en 1573, il embrassa la profession monastique et vint résider dans son abbaye dont il entreprit la réformation. Le caractère fastueux et extraordinaire qu'il y introduisit décida la plupart des religieux à la quitter; plusieurs même abandonnèrent à sa vie, et il fut déferé au chapitre général de Cîteaux, comme un innovateur qui avait mérité d'être révoqué en son pouvoir. Jean de La Barrière ne se laissa pas décourager, et il eut bientôt un grand nombre d'adhérents. La rigidité de sa réforme était extrême. Les religieux de Feuillants, ou, comme on les ap-

pellent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

Les monuments de la période romano-byzantine sont ornés de feuilles et de guirlandes. Lorsqu'ils appartiennent au style byzantin, ils présentent des feuillages imités de l'antique et grossièrement exécutés; si les feuillages sont de l'invention des artistes de cette période architectonique, ils sont d'une forme et d'une exécution plus barbares et corues. Cela tient à l'état de décadence où les arts étaient tombés; on dirait que le ciseau était alors rebelle entre les mains du sculpteur, et que la pierre résistait à ses efforts. Au XII<sup>e</sup> siècle, la décoration végétale est déjà riche et variée. Les chapiteaux de ces colonnes sont formés de feuilles fantastiques assez élégamment agencées, de feuilles imitées naïvement de la nature, de fleurons entremêlés de banderoles chargées de perles. Les voussures du portail principal des églises sont embellies de feuilles nombreuses, distribuées régulièrement et d'un style assez correct. On a observé à ce sujet que l'ornementation végétale et fantastique des monuments romano-byzantins du XII<sup>e</sup> siècle est de beaucoup supérieure à la sautoire et à la sculpture en relief représentant des figures humaines. On serait même tenté d'attribuer ces deux systèmes de décoration à deux époques distinctes et éloignées. On peut faire cette remarque en présence de beaucoup d'édifices, où la sculpture sur pierre a laissé de nombreux restes, comme à la curieuse galerie de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, à Angers. Nulle part la décoration murale n'a rien exécuté de plus compliqué; nulle part peut-être, l'observation précédente ne se justifie mieux. Les chapiteaux des colonnettes, les archivoltes des arcades à plein cintre, les bandes qui se prolongent du tailloir des chapiteaux dans toute l'étendue de l'arcade, sont couverts de feuillages bien dessinés et bien taillés; les tympans, au contraire, sont remplis de bas-reliefs représentant divers sujets empruntés à la Bible, comme David tuant le géant Goliath, et ces bas-reliefs indiquent complètement la décadence de l'art et les derniers tâtonnements de la sculpture. Dans un grand nombre de monuments du centre de la France, érigés au XII<sup>e</sup> siècle, l'ornementation végétale n'a fait que progresser qu'on ne retrouve plus dans les édifices du Nord. La cause en doit être attribuée, et à l'imitation des modèles antiques, et surtout à un mouvement artistique qui fut plus animé dans le centre et le midi de la France que dans le nord, durant la période romano-byzantine. Ce même mouvement fut, au contraire, beaucoup plus grand dans le nord que dans le midi, pendant tout le règne du style ogival. Déjà l'on voit apparaître des enroulements de feuillages, des palmettes, des ornements flabelliformes, des guirlandes, qui annoncent un goût épuré et une certaine habileté d'exécution.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

Les monuments de la période romano-byzantine sont ornés de feuilles et de guirlandes. Lorsqu'ils appartiennent au style byzantin, ils présentent des feuillages imités de l'antique et grossièrement exécutés; si les feuillages sont de l'invention des artistes de cette période architectonique, ils sont d'une forme et d'une exécution plus barbares et corues. Cela tient à l'état de décadence où les arts étaient tombés; on dirait que le ciseau était alors rebelle entre les mains du sculpteur, et que la pierre résistait à ses efforts. Au XII<sup>e</sup> siècle, la décoration végétale est déjà riche et variée. Les chapiteaux de ces colonnes sont formés de feuilles fantastiques assez élégamment agencées, de feuilles imitées naïvement de la nature, de fleurons entremêlés de banderoles chargées de perles. Les voussures du portail principal des églises sont embellies de feuilles nombreuses, distribuées régulièrement et d'un style assez correct. On a observé à ce sujet que l'ornementation végétale et fantastique des monuments romano-byzantins du XII<sup>e</sup> siècle est de beaucoup supérieure à la sautoire et à la sculpture en relief représentant des figures humaines. On serait même tenté d'attribuer ces deux systèmes de décoration à deux époques distinctes et éloignées. On peut faire cette remarque en présence de beaucoup d'édifices, où la sculpture sur pierre a laissé de nombreux restes, comme à la curieuse galerie de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, à Angers. Nulle part la décoration murale n'a rien exécuté de plus compliqué; nulle part peut-être, l'observation précédente ne se justifie mieux. Les chapiteaux des colonnettes, les archivoltes des arcades à plein cintre, les bandes qui se prolongent du tailloir des chapiteaux dans toute l'étendue de l'arcade, sont couverts de feuillages bien dessinés et bien taillés; les tympans, au contraire, sont remplis de bas-reliefs représentant divers sujets empruntés à la Bible, comme David tuant le géant Goliath, et ces bas-reliefs indiquent complètement la décadence de l'art et les derniers tâtonnements de la sculpture. Dans un grand nombre de monuments du centre de la France, érigés au XII<sup>e</sup> siècle, l'ornementation végétale n'a fait que progresser qu'on ne retrouve plus dans les édifices du Nord. La cause en doit être attribuée, et à l'imitation des modèles antiques, et surtout à un mouvement artistique qui fut plus animé dans le centre et le midi de la France que dans le nord, durant la période romano-byzantine. Ce même mouvement fut, au contraire, beaucoup plus grand dans le nord que dans le midi, pendant tout le règne du style ogival. Déjà l'on voit apparaître des enroulements de feuillages, des palmettes, des ornements flabelliformes, des guirlandes, qui annoncent un goût épuré et une certaine habileté d'exécution.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

Les monuments de la période romano-byzantine sont ornés de feuilles et de guirlandes. Lorsqu'ils appartiennent au style byzantin, ils présentent des feuillages imités de l'antique et grossièrement exécutés; si les feuillages sont de l'invention des artistes de cette période architectonique, ils sont d'une forme et d'une exécution plus barbares et corues. Cela tient à l'état de décadence où les arts étaient tombés; on dirait que le ciseau était alors rebelle entre les mains du sculpteur, et que la pierre résistait à ses efforts. Au XII<sup>e</sup> siècle, la décoration végétale est déjà riche et variée. Les chapiteaux de ces colonnes sont formés de feuilles fantastiques assez élégamment agencées, de feuilles imitées naïvement de la nature, de fleurons entremêlés de banderoles chargées de perles. Les voussures du portail principal des églises sont embellies de feuilles nombreuses, distribuées régulièrement et d'un style assez correct. On a observé à ce sujet que l'ornementation végétale et fantastique des monuments romano-byzantins du XII<sup>e</sup> siècle est de beaucoup supérieure à la sautoire et à la sculpture en relief représentant des figures humaines. On serait même tenté d'attribuer ces deux systèmes de décoration à deux époques distinctes et éloignées. On peut faire cette remarque en présence de beaucoup d'édifices, où la sculpture sur pierre a laissé de nombreux restes, comme à la curieuse galerie de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, à Angers. Nulle part la décoration murale n'a rien exécuté de plus compliqué; nulle part peut-être, l'observation précédente ne se justifie mieux. Les chapiteaux des colonnettes, les archivoltes des arcades à plein cintre, les bandes qui se prolongent du tailloir des chapiteaux dans toute l'étendue de l'arcade, sont couverts de feuillages bien dessinés et bien taillés; les tympans, au contraire, sont remplis de bas-reliefs représentant divers sujets empruntés à la Bible, comme David tuant le géant Goliath, et ces bas-reliefs indiquent complètement la décadence de l'art et les derniers tâtonnements de la sculpture. Dans un grand nombre de monuments du centre de la France, érigés au XII<sup>e</sup> siècle, l'ornementation végétale n'a fait que progresser qu'on ne retrouve plus dans les édifices du Nord. La cause en doit être attribuée, et à l'imitation des modèles antiques, et surtout à un mouvement artistique qui fut plus animé dans le centre et le midi de la France que dans le nord, durant la période romano-byzantine. Ce même mouvement fut, au contraire, beaucoup plus grand dans le nord que dans le midi, pendant tout le règne du style ogival. Déjà l'on voit apparaître des enroulements de feuillages, des palmettes, des ornements flabelliformes, des guirlandes, qui annoncent un goût épuré et une certaine habileté d'exécution.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

Les monuments de la période romano-byzantine sont ornés de feuilles et de guirlandes. Lorsqu'ils appartiennent au style byzantin, ils présentent des feuillages imités de l'antique et grossièrement exécutés; si les feuillages sont de l'invention des artistes de cette période architectonique, ils sont d'une forme et d'une exécution plus barbares et corues. Cela tient à l'état de décadence où les arts étaient tombés; on dirait que le ciseau était alors rebelle entre les mains du sculpteur, et que la pierre résistait à ses efforts. Au XII<sup>e</sup> siècle, la décoration végétale est déjà riche et variée. Les chapiteaux de ces colonnes sont formés de feuilles fantastiques assez élégamment agencées, de feuilles imitées naïvement de la nature, de fleurons entremêlés de banderoles chargées de perles. Les voussures du portail principal des églises sont embellies de feuilles nombreuses, distribuées régulièrement et d'un style assez correct. On a observé à ce sujet que l'ornementation végétale et fantastique des monuments romano-byzantins du XII<sup>e</sup> siècle est de beaucoup supérieure à la sautoire et à la sculpture en relief représentant des figures humaines. On serait même tenté d'attribuer ces deux systèmes de décoration à deux époques distinctes et éloignées. On peut faire cette remarque en présence de beaucoup d'édifices, où la sculpture sur pierre a laissé de nombreux restes, comme à la curieuse galerie de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, à Angers. Nulle part la décoration murale n'a rien exécuté de plus compliqué; nulle part peut-être, l'observation précédente ne se justifie mieux. Les chapiteaux des colonnettes, les archivoltes des arcades à plein cintre, les bandes qui se prolongent du tailloir des chapiteaux dans toute l'étendue de l'arcade, sont couverts de feuillages bien dessinés et bien taillés; les tympans, au contraire, sont remplis de bas-reliefs représentant divers sujets empruntés à la Bible, comme David tuant le géant Goliath, et ces bas-reliefs indiquent complètement la décadence de l'art et les derniers tâtonnements de la sculpture. Dans un grand nombre de monuments du centre de la France, érigés au XII<sup>e</sup> siècle, l'ornementation végétale n'a fait que progresser qu'on ne retrouve plus dans les édifices du Nord. La cause en doit être attribuée, et à l'imitation des modèles antiques, et surtout à un mouvement artistique qui fut plus animé dans le centre et le midi de la France que dans le nord, durant la période romano-byzantine. Ce même mouvement fut, au contraire, beaucoup plus grand dans le nord que dans le midi, pendant tout le règne du style ogival. Déjà l'on voit apparaître des enroulements de feuillages, des palmettes, des ornements flabelliformes, des guirlandes, qui annoncent un goût épuré et une certaine habileté d'exécution.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

Les monuments de la période romano-byzantine sont ornés de feuilles et de guirlandes. Lorsqu'ils appartiennent au style byzantin, ils présentent des feuillages imités de l'antique et grossièrement exécutés; si les feuillages sont de l'invention des artistes de cette période architectonique, ils sont d'une forme et d'une exécution plus barbares et corues. Cela tient à l'état de décadence où les arts étaient tombés; on dirait que le ciseau était alors rebelle entre les mains du sculpteur, et que la pierre résistait à ses efforts. Au XII<sup>e</sup> siècle, la décoration végétale est déjà riche et variée. Les chapiteaux de ces colonnes sont formés de feuilles fantastiques assez élégamment agencées, de feuilles imitées naïvement de la nature, de fleurons entremêlés de banderoles chargées de perles. Les voussures du portail principal des églises sont embellies de feuilles nombreuses, distribuées régulièrement et d'un style assez correct. On a observé à ce sujet que l'ornementation végétale et fantastique des monuments romano-byzantins du XII<sup>e</sup> siècle est de beaucoup supérieure à la sautoire et à la sculpture en relief représentant des figures humaines. On serait même tenté d'attribuer ces deux systèmes de décoration à deux époques distinctes et éloignées. On peut faire cette remarque en présence de beaucoup d'édifices, où la sculpture sur pierre a laissé de nombreux restes, comme à la curieuse galerie de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, à Angers. Nulle part la décoration murale n'a rien exécuté de plus compliqué; nulle part peut-être, l'observation précédente ne se justifie mieux. Les chapiteaux des colonnettes, les archivoltes des arcades à plein cintre, les bandes qui se prolongent du tailloir des chapiteaux dans toute l'étendue de l'arcade, sont couverts de feuillages bien dessinés et bien taillés; les tympans, au contraire, sont remplis de bas-reliefs représentant divers sujets empruntés à la Bible, comme David tuant le géant Goliath, et ces bas-reliefs indiquent complètement la décadence de l'art et les derniers tâtonnements de la sculpture. Dans un grand nombre de monuments du centre de la France, érigés au XII<sup>e</sup> siècle, l'ornementation végétale n'a fait que progresser qu'on ne retrouve plus dans les édifices du Nord. La cause en doit être attribuée, et à l'imitation des modèles antiques, et surtout à un mouvement artistique qui fut plus animé dans le centre et le midi de la France que dans le nord, durant la période romano-byzantine. Ce même mouvement fut, au contraire, beaucoup plus grand dans le nord que dans le midi, pendant tout le règne du style ogival. Déjà l'on voit apparaître des enroulements de feuillages, des palmettes, des ornements flabelliformes, des guirlandes, qui annoncent un goût épuré et une certaine habileté d'exécution.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications que subissent les feuillages, tant dans leur composition que dans leur travail.

En examinant attentivement l'ornementation végétale usitée dans les édifices du moyen âge, on reconnaît aisément que les artistes imitaient les feuilles qu'ils trouvaient dans nos campagnes, dans nos prairies et dans nos forêts. Ce n'est pas à dire toutefois que leur imitation fût toujours servile, et qu'ils ne se permissent jamais des changements, des modifications et un arrangement de fantaisie. L'imitation générale est évidente, l'intention est visible, mais l'exécution est variée, plus ou moins heureuse, exacte ou capricieuse. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la difficulté que les antiquaires ont rencontrée dans la détermination des espèces qui constituent la flore murale du moyen âge. Si plusieurs espèces sont difficiles à reconnaître, il y en a beaucoup dont les caractères sont accusés de façon que l'erreur devient impossible; il faudrait donc peu faire comme certains auteurs, qui, dans un moment de zèle, ont prétendu que l'on pouvait donner dix noms à la plupart des feuillages d'ornementation, sans que le botaniste le plus scrupuleux puisse y contredire.

Les monuments de la période romano-byzantine sont ornés de feuilles et de guirlandes. Lorsqu'ils appartiennent au style byzantin, ils présentent des feuillages imités de l'antique et grossièrement exécutés; si les feuillages sont de l'invention des artistes de cette période architectonique, ils sont d'une forme et d'une exécution plus barbares et corues. Cela tient à l'état de décadence où les arts étaient tombés; on dirait que le ciseau était alors rebelle entre les mains du sculpteur, et que la pierre résistait à ses efforts. Au XII<sup>e</sup> siècle, la décoration végétale est déjà riche et variée. Les chapiteaux de ces colonnes sont formés de feuilles fantastiques assez élégamment agencées, de feuilles imitées naïvement de la nature, de fleurons entremêlés de banderoles chargées de perles. Les voussures du portail principal des églises sont embellies de feuilles nombreuses, distribuées régulièrement et d'un style assez correct. On a observé à ce sujet que l'ornementation végétale et fantastique des monuments romano-byzantins du XII<sup>e</sup> siècle est de beaucoup supérieure à la sautoire et à la sculpture en relief représentant des figures humaines. On serait même tenté d'attribuer ces deux systèmes de décoration à deux époques distinctes et éloignées. On peut faire cette remarque en présence de beaucoup d'édifices, où la sculpture sur pierre a laissé de nombreux restes, comme à la curieuse galerie de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin, à Angers. Nulle part la décoration murale n'a rien exécuté de plus compliqué; nulle part peut-être, l'observation précédente ne se justifie mieux. Les chapiteaux des colonnettes, les archivoltes des arcades à plein cintre, les bandes qui se prolongent du tailloir des chapiteaux dans toute l'étendue de l'arcade, sont couverts de feuillages bien dessinés et bien taillés; les tympans, au contraire, sont remplis de bas-reliefs représentant divers sujets empruntés à la Bible, comme David tuant le géant Goliath, et ces bas-reliefs indiquent complètement la décadence de l'art et les derniers tâtonnements de la sculpture. Dans un grand nombre de monuments du centre de la France, érigés au XII<sup>e</sup> siècle, l'ornementation végétale n'a fait que progresser qu'on ne retrouve plus dans les édifices du Nord. La cause en doit être attribuée, et à l'imitation des modèles antiques, et surtout à un mouvement artistique qui fut plus animé dans le centre et le midi de la France que dans le nord, durant la période romano-byzantine. Ce même mouvement fut, au contraire, beaucoup plus grand dans le nord que dans le midi, pendant tout le règne du style ogival. Déjà l'on voit apparaître des enroulements de feuillages, des palmettes, des ornements flabelliformes, des guirlandes, qui annoncent un goût épuré et une certaine habileté d'exécution.

— Au XII<sup>e</sup> siècle, on voit germer, monter et s'épanouir une végétation riche et variée, qui peut le disputer en originalité et en élégance à tout ce que l'art de la sculpture décorative a produit de plus parfait.

Dans l'architecture ogivale, on distingue particulièrement les feuilles de lierre, de vigne, de chêne, de quintefeuille, de fraisier, de pommer, de roseau, de bouton-d'or, de houx, de chlorocée, de mauve, de renouée, de marronnier, d'iris, de nénier, d'œillet, de châtaignier, de pin, de sycomore, d'armoise, de rosier, etc., etc.

Ces feuillages sont disposés de mille manières. Tantôt les feuilles sont isolées; tantôt réunies en guirlandes, en bouquets, en touffes, en panaches; tantôt elles grimpent le long du rampant des pignons; tantôt elles se cachent dans des gorges profondes; tantôt elles courent le long des plates-bandes; tantôt enfin elles s'accrochent à toutes les saillies et se serrent dans les enroulements, les pendatifs et les culs-de-lampe de l'architecture. Or, la sculpture, dès qu'elle est au service de l'architecte, ne doit plus considérer chacun des objets de son imitation sous le seul rapport de l'objet imité avec son modèle, comme si cet objet devait lui être comparé. Elle est destinée à concourir à un effet général, et l'intérêt particulier de chaque effet doit céder à l'intérêt du tout. De la pro-

cedent les modifications